

Extrait de BLIDA du Colonel Trumelet

Nos lecteurs pourront ainsi établir la comparaison entre cette dernière convulsion du sol et celle de 1825, dont nous avons, plus haut, raconté les terribles péripéties. Nous nous bornerons à reproduire les notes que nous avons prises pendant l'observation et la durée du phénomène.

C'est ainsi que nous racontions, quelques jours après l'événement, les péripéties du tremblement de terre de Blida :

« A présent que le pouls de la terre s'est un peu calmé, nous allons essayer de dire nos impressions pendant la terrible journée du 2 janvier 1867, et celles qui la suivirent. Sept heures du matin ont sonné à l'horloge de Blida.... Il pleut, et les gens qui vivent de la terre en remercient les dieux; car Cybèle, la nourrice des humains, a soif. L'espoir renaît, le courage des cultivateurs se relève : 1867 « *a les éperons verts*, » selon l'expression arabe.

Tout à coup, un roulement sinistre se fait entendre dans l'ouest; les oiseaux fuient avec la rapidité de la flèche en jetant un cri aigu ; un bruit souterrain, pareil à celui de lointaines détonations d'artillerie, ou au fracas de lourdes voitures traînées sur un pavé rugueux,

gronde bientôt sous nos pieds; il résonne, il est saccadé comme les éclats du tonnerre; il retentit tumultueusement comme si des masses de roches vitrifiées

se brisaient dans des cavernes souterraines; un souffle chargé de soufre passe sur la ville, puis le sol oscille, il se gonfle, il ondule ; la ligne de propagation

— 423 —

s'allonge de l'ouest à l'est, et parallèlement à la chaîne du Petit-Atlas ; la terre semble se soulever en vagues

solides; l'oscillation est horizontale; on sent aussi de la trépidation, comme si la croûte terrestre était choquée
de bas en haut : c'est une série de commotions et de secousses précipitées. Les constructions , furieusement ébranlées, craquent comme un navire qui se plaint des tourments que lui inflige la tempête ; les bois se déchirent en gémissant, les plafonds grincent, les poutres se déchaussent, les portes grimacent, les planchers glissent comme des tiroirs, les vitres se brisent et volent en éclats, les baies se fendent, les murailles se disjoignent aux angles et s'ouvrent en bâillant comme les mâchoires d'un animal gigantesque ; les cloisons, brutalement secouées, se fendillent, se gercent, se crevassent et perdent leur aplomb, les terrasses béent et laissent voir un lambeau de ciel grisâtre, les plâtres s'exfolient en lamelles squameuses et volent dans l'air comme des flocons de neige, les tentures se déchirent de haut en bas comme le voile du temple. Les secousses continuent furieuses, impitoyables; c'est toujours du roulis et de la trépidation; les secondes sont des éternités ! Nous sentons le fléau courir sous nos pieds ; la terre semble un corps mou, une outre; on y enfonce et l'on rebondit, le sol fuit et se relève. Les meubles se heurtent sourdement, les verres se choquent et vibrent comme à la fin d'un festin de viveurs avinés, les vases de métal carillonnent
— 424 —
un charivari à rythme fébrile, les sonnettes sonnent, les cloches tintent lugubrement, les glaces se détachent, se renversent et se brisent, les porcelaines et

la faïence castagnettent et se fêlent. Tout crie son cri et rend le son qui lui est propre. On dirait que les terrasses, prises d'un mouvement nerveux, roulent des sacs de noix. Les colonnes des maisons moresques, vigoureusement ébranlées par une force invisible, rappellent Samson se vengeant des Philistins en s'ensevelissant avec eux sous les ruines de la salle du festin. La terre semble s'étirer et faire craquer ses muscles comme un géant après un long sommeil. Les murs extérieurs se lézardent en signes bizarrement sinistres ; ce sont des lignes serpentant du faite à la base comme des fusées d'artifice, ou des crémaillères zigzaguant comme des éclairs sur un ciel noir ; les crevasses irradiant comme les cassures ou les fêlures d'une vitre, ou comme les tentacules d'un poulpe ; les corniches se détachent et tombent sourdement, les pignons s'émiettent et forment un tourbillon de poussière jaunâtre, les tuiles volent en sifflant, les cheminées vacillent comme un homme ivre ; elles hésitent, chancellent et s'abattent ; quelques-unes, comme bernées par la secousse, restent debout après avoir tourné sur elles-mêmes.

Les constructions, pimpantes et d'une blancheur immaculée il n'y a qu'un instant, montrent à présent leur squelette de bois ; des poutres tiennent suspendus à

— 425 —

leur moignon des lambeaux de tenture ; des pans de mur se détachent comme un décor de théâtre, et laissent

voir les entrailles des maisons ; les minarets s'inclinent, se redressent et se découronnent, les clochetons de l'église s'agitent sur leurs bases et se disloquent ; l'un des cadrans est précipité sur le sol ; l'horloge s'arrête

et marque l'heure fatale — 7 heures 15 minutes

— du passage du fléau. Il pleut des pierres, des tuiles, des briques ; c'est un chaos, un culbutis, un fouillis de débris qui s'entrechoquent et se rompent ; c'est une chorée de convulsionnaires où tout danse, trépigne et va rouler exténué ou comminé ! Tout semble pris d'un délire vertigineux ; les arbres eux-mêmes sont agités et se plaignent, et le frisson des feuilles n'est qu'un mystérieux et glacial susurrement.

Pendant ces convulsions d'épileptique de la terre, tout se heurte, se contourne, se disjoint, se réunit, se rejoint, se déchire, se brise ; tout se sépare et se recherche

pour se quitter de nouveau ; le sol est comme un lion furieux qui secoue sa crinière en rugissant ; c'est le désordre du dernier jour ; Dieu exécute sa menace

: « Je saisisrai la terre comme je le ferais d'un nid d'oiseau, et je la briserai avec la couvée ! » Plusieurs personnes sont renversées par la violence de la commotion.

C'est comme une houle de la mer, et l'on en a les étourdissements ; désordre splendide où la vie de tous est en jeu ! moment terrible où une population, pleine de jeunesse et de santé, peut, en quelques instants,

— 426 —

n'être plus que de la boue humaine ! La mort est partout

; elle nous étreint : elle est sur nos têtes, sous nos pieds ; elle est devant, derrière nous ; elle est à notre droite, à notre gauche. C'est là du drame au moins, et devant lequel pâlisent les belles horreurs de notre théâtre ! Chaque animal jette son cri de frayeur : le chien glapit sa note de mort en fuyant, les chevaux souillent à se rompre les narines, et brisent leurs liens. La terreur est chez tous et partout : la population — dont les trois quarts étaient au lit — fuit ses demeures

éperdue, affolée, prise de vertige, et dans le costume où le fléau l'a surprise : des femmes serrant leurs enfants

dans leurs bras, des jeunes filles s'échappent, par la pluie, à peine couvertes, échevelées, les pieds nus ; — la conservation d'abord, la pudeur après ; — les hommes ne sont pas plus vêtus. Tous les enfants crient ; les Musulmans sont résignés, les Moresques aussi ; mais elles lèvent leurs mains vers le ciel, et cherchent à désarmer Dieu ! Les Juifs, fous de terreur, implorant Jéhovah ; les Juives glapissent et poussent des sons inarticulés. Chacun s'adresse à son Dieu. Les faux superbes se courbent et se font petits dans ces terribles instants ; on fait mentalement des vœux que, le danger passé, on oubliera.

Pauvre chose que l'homme ! Devant la peur, il n'est plus ni classes, ni rangs, ni nationalités, ni inimitiés,

ni sexes même ; le danger nivelle toutes les tailles : c'est le règne éphémère de la fraternité et de l'égalité ; mais que la terre ne prenne son assiette,
— 427 —

adieu ces chimères après lesquelles nous courons depuis si longtemps.

Que de douloureux épisodes, que de scènes dramatiques, terribles ont dû se passer entre ces murailles menaçantes, sous ces terrasses prêtes à s'effondrer, sur ces planchers fuyant sous les pieds ! Quelles pensées

effrayantes ont dû surgir dans ces cerveaux que la mort va briser peut-être ! Que d'examens de conscience

peu satisfaisants pour les croyants d'occasion !

Dix secondes ont suffi pour mener à fin les terrifiantes

péripiétés du drame dont nous venons de peindre l'imparfait tableau. Toute la population est dehors, sur les places publiques ; l'inquiétude est sur tous les visages ; on se cherche avec anxiété, on se rencontre, on s'embrasse, on se serre la main, on se raconte les dangers qu'on a courus.

Généralement, on en a été quitte pour la peur ; pourtant, quelques-uns y ont laissé leur raison ; les cheveux de certains autres ont blanchi soudainement ; il en est aussi qui les ont complètement perdus. Chez tous, le sang frappe à coups redoublés aux parois des artères, le pouls est énorme. C'est à croire les secousses

incessantes. On a le mal de mer.

Chacun a vu, pendant et après la crise, des choses étranges, bizarres : des flammes violacées, par exemple,

illuminant les crêtes des montagnes, des globes de feu s'éteignant dans une détonation formidable, des phosphorescences courant sur le sol comme les

— 428 —

serpents des magiciens du Pharaon, des vers luisants sués par la terre, des chats noirs dégageant de l'électricité ;

d'autres ont vu la croûte terrestre se concasser en mosaïque sous leurs pieds ; il en est aussi qui prétendent

avoir remarqué des caractères de feu tracés sur les murailles par une main invisible comme au festin de Balthazar ; des montagnes des Bni-Salan se seraient ouvertes à leur sommet et fendues jusqu'à leur base ; des masses de terre s'en seraient détachées avec fracas

; une fissure, pareille à celle qui engloutit Coré, Dathan et Abiron, se serait produite du côté de l'Ouadjer,

et aurait vomi du feu, des vapeurs et des torrents d'eau sulfureuse ; les sources thermales de Hammam-Rir'a auraient craché du sang et de la boue ; d'autres sources se seraient taries instantanément ; des rochers, fracturés par la commotion, auraient roulé au fond des abîmes en renversant et en brisant tout sur leur passage : des déchirures, des crevasses béantes auraient menacé d'engloutir des villages entiers; des dégagements de gaz se seraient enflammés au contact de l'atmosphère, et auraient éclairé le Zakkar à giorno ; des vibrations intenses, répétées dans le silence des nuits, faisaient songer au siège d'une ville de guerre ; un volcan se serait ouvert, on ne savait où, et cette nouvelle était bien accueillie par la population, qui y voyait le terme de ses maux ; car les savants lui disaient que les volcans en activité sont comme les soupapes de sûreté par lesquelles s'échappent les fluides dont la — 429 — tension, lorsque ces soupiriaux cessent de fonctionner, détermine l'ébranlement, le soulèvement et la dislocation des couches de l'écorce terrestre. Et tout le monde en était rassuré. Malheureusement, on reconnut bientôt que ce n'était qu'un faux bruit. Enfin, un grand nombre de personnes se flattaient d'avoir découvert des signes inexplicables dans le ciel. Après la première secousse, les plus hardis étaient rentrés dans leurs demeures pour s'habiller, ou pour y prendre les vêtements de leurs femmes ou de leurs enfants ; mais un second ébranlement, très court

d'ailleurs, qui se produisit quelques minutes après le premier, les en avait chassés de nouveau. Les femmes achevèrent au milieu de la rue leur toilette interrompue.

Des malades furent évacués de leurs habitations et apportés, malgré la pluie, sur les places publiques.

Trois autres secousses, qui se firent successivement sentir à 8 heures 6 minutes, à 9 heures 10, et à 9 heures

30 minutes, achevèrent de ruiner la confiance que quelques tenaces paraissaient avoir dans la solidité de leurs habitations. La plupart des maisons, fortement dégradées par cette dernière secousse, durent être définitivement

abandonnées. Les prisons furent vidées, et les troupes d'infanterie quittèrent leurs casernes, devenues inhabitables, pour aller camper en dehors de la porte Bizot ; les malades de l'Hôpital militaire furent établis, aussi bien qu'on le put, dans les cours de cet établissement.

— 430 —

Des prélaris furent tendus sous les arbres de la place d'Armes pour abriter, provisoirement, contre la pluie les malheureux dont les maisons ne pouvaient plus être habitées sans danger. De temps en temps, une

porte qui se fermait, une voiture roulant sur le macadam

des rues venaient jeter l'effroi dans les groupes se racontant leurs impressions, et y produire des paniques

insensées.

On ne s'abordait plus que par ces paroles :

« L'avez-vous ressentie celle-là ?... J'espère qu'elle était solide ! » Les gens nerveux prétendaient même que la terre ne cessait de frissonner.

La nouvelle de la destruction de Mouzaïville, qu'apportait un gendarme vers les dix heures du matin, n'était pas de nature à rasséréner les Blidiens ; mais l'autorité locale s'occupait activement de prendre des mesures pour pourvoir aux moyens de donner des abris à une population menacée de passer une nuit pluvieuse sous ses parapluies. Des tentes de campement avaient été demandées à Alger, et on les attendait dans la journée. Le soir, chacun se casa comme il le put, les uns sous des tentes de l'Administration, ou dans le camp des Tirailleurs, les autres dans des voitures ou sous des hangars. Ce fut néanmoins une mauvaise nuit pour le plus grand nombre, et la pluie, qui ne cessait de tomber, n'embellissait pas la situation.

Des secousses intermittentes, accompagnées de grondements souterrains ou de détonations lointaines, — 431 —

furent ressenties pendant cette nuit du 2 au 3. Le lendemain, Blida n'était plus qu'un camp ; les places, les boulevards, les terrains de la Remonte étaient hérissés de tentes ou de baraques ; les services publics, installés sur la place d'Armes, fonctionnaient immédiatement ; une ville de toile s'élevait dans les blancs de la ville de pierre ou de pisé ; le problème de la fusion était même à peu près résolu : Chrétiens, Musulmans, Israélites, réunis par la communauté du danger et par la nécessité, habitaient sous la même toile.

La population blidienne s'était déjà faite à ce nouveau genre d'existence ; dès le soir du 3, l'accordéon

français, la guitare espagnole, la flûte arabe, le violon israélite retentissaient joyeux sous les tentes ; on y chantait comme dans les jours de fête. Parfois,

un tressaillement du sol venait interrompre brusquement cette harmonie, et rappeler à ceux qui l'avaient oublié que le courroux de la terre n'était point calmé, et qu'ils se réjouissaient sur un volcan. Les érudits se racontaient aussi les épisodes du tremblement de terre qui avait détruit Blida en 1825 ; ils faisaient remarquer cette singulière coïncidence de quantième du mois et de jour de la semaine. Ce fut, en effet, le 2 mars, et un mercredi, que *la Petite Rose de la Mtidja* écrasa sous ses ruines les trois quarts de sa population. On faisait mille réflexions plus ou moins gaies sur quelques articles d'un encouragement — 432 —

douteux par lesquels certains journaux avaient entrepris de démontrer, par des exemples saisissants, que le tremblement de terre qui nous désolait pouvait parfaitement durer quatre ou cinq mois et plus, et cela avec des alternatives de secousses terribles ou anodines, d'effrayants ébranlements ou de frissons berceurs. Certes, y disait-on, nous ne sommes pas des plus à plaindre ; car l'on s'abonnerait volontiers à n'être englouti que tous les quarante-deux ans. Toutes les autres régions envieraient notre chance. »

Heureusement que les auteurs de ces articles à donner la chair de poule à Jean-Bart, ignorent que ce tremblement de 1825 a duré jusqu'en 1829 ; autrement, ils eussent été capables de l'écrire. Quant à nous, nous croyons devoir faire ce renseignement dans la crainte de semer dans la population un effroi inutile. Néanmoins, nous voudrions que la leçon profitât aux propriétaires présents et futurs, et qu'à l'avenir, ils fissent construire

dans des conditions de sécurité plus en rapport avec la constitution du sol sur lequel Blida est assise.

En résumé, si Blida a un peu vieilli et pris des rides dans la journée du 2 janvier, elle peut être facilement

rajeunie par la décapitation de celles de ses maisons de Damoclès, — dont quelques-unes sont hautes à défier Babel, — qui, construites en galets de rivière et avec du mortier sans chaux, ne sauraient tenir

contre une nouvelle brutalité de la terre.

L'agitation n'avait cessé de se manifester, mais

— 433 —

à des intervalles plus ou moins rapprochés, pendant la journée du 3. Ce n'était, à vrai dire, que des frémissements

paraissant avoir toujours leur point d'origine dans l'Ouest ; aussi, quelques personnes s'étaient-elles décidées à rentrer dans leurs demeures délabrées

: deux secousses successives assez violentes vinrent, à une heure trois quarts de la nuit du 3 au 4, troubler leur quiétude et les pousser de nouveau sur les places publiques. La pluie n'avait pas discontinué de tomber.

Quelques-uns des fuyards, sous l'influence d'une hallucination ou d'un effroi assez caractérisé, étaient persuadés que la terre brasillait sous leurs pieds et qu'ils marchaient dans le phosphore. Vers quatre heures du matin, un ébranlement court, mais intense, chassa définitivement de leurs habitations ceux que la pluie ou l'ignorance du danger y avait maintenus. Ils durent se résigner à aller prendre leurs bivouacs sur la place publique.

Les journées des 4, 5 et 6 ne furent troublées que par quelques tressaillements sans importance, qui paraissaient

être les dernières convulsions intestines de

notre fougueuse planète. Le moral de la population était remonté et la confiance revenue : on s'occupait de mastiquer ses lézardes, d'effacer ses rides, et de mettre

du diachylon sur ses gerçures. Avec un peu de blanc sur le tout, les propriétaires pouvaient parfaitement se persuader que leurs maisons n'avaient pas souffert, et que le tremblement de terre du 2 janvier n'était

— 434 —

qu'un rêve, un cauchemar ; mais le 7, à cinq heures et demie du soir, une brusque commotion, précédée d'un grondement souterrain accourant de l'ouest, vint avertir les confiants que le phénomène n'avait pas encore

dit son dernier mot. Les maisons se vidèrent une troisième fois, et ceux qui avaient essayé de s'y réinstaller

se décidèrent franchement à camper.

Depuis le 7, on n'a plus compté que quelques vibrations qui n'ont rien ajouté aux dégâts produits par les secousses antérieures. Ces mouvements du sol n'ont guère pour effet que de tenir la population sur l'oeil, et de lui prouver que la terre souffre encore de son mal d'entrailles.

Aujourd'hui — et cela n'a rien de rassurant —

les maisons les plus maltraitées, celles qui, par suite de la perte de leurs aplombs, n'ont plus qu'une solidité douteuse, sont pourvues de béquilles, d'étauçons, d'étrésillons ; on a commencé la démolition des constructions menaçant ruine, le dérasement de celles qui sont condamnées à la décapitation, et la consolidation

des autres. Les murs sont rattachés par des tirants et des baies soutenues par des supports. Ainsi munie d'attelles, Blida, la pauvre estropiée, ne semble plus

qu'un cul-de-jatte ; mais elle est jeune, elle est vigoureuse,
elle a du moral. Vienne promptement un intelligent rebouteur pour replacer ses membres disloqués,
et la ville aux fruits d'or, un moment morne, triste et abattue, reprendra bientôt ses charmes et les attraits
— 435 —

qui nous la faisaient tant aimer. Oublions nos maux, mais non la leçon. Pourquoi nous décourager quand déjà les oiseaux chantent leurs amours dans nos jardins,
et que les orangers nous jettent à profusion leurs plus délicieux parfums ? La science dit d'ailleurs qu'il n'est aucune portion de la surface du globe, soit continentale,
soit océanique, qui ne soit exposée aux tremblements de terre; nous avouerons pourtant avec elle que certaines régions y sont plus sujettes que d'autres. Quoi qu'il en soit, nous sommes avertis. »